

La psychanalyse en invention ¹

PATRICK GUYOMARD

La question de la formation et de la transmission de la psychanalyse est une question prenante, présente et aussi tout à fait délicate. Il est en effet extrêmement difficile de sortir d'un certain nombre de choses assez convenues, assez banales, assez partagées, d'arracher cette problématique à ce que nous savons tous ou croyons savoir. Ce passif finit pas peser sur nous et nous pouvons avoir du mal, sinon à renouveler, en tous cas à recréer dans ces questions un certain nombre d'ouvertures, de lumières ou d'espaces qui pourraient ménager la parole et les paroles de chacun.

La première évidence qu'il faut rappeler, c'est qu'*une expérience ne se transmet pas, elle se fait*, bien qu'on puisse évidemment en parler. Même si on dit par ailleurs qu'il n'y a pas de formation de l'analyste, que l'analyse ne se transmet pas, nous sommes bien évidemment tous ici en train de témoigner du contraire. Nous sommes ici en train de témoigner, de dire qu'il y a bien, quelle qu'elle soit, une formation des analystes et qu'il y a bien quelque chose qui se transmet, qui nous a été transmis et qui nous occupe. Donc la question devant laquelle nous nous trouvons ce matin c'est : est-ce que ça se transmet vraiment si nous n'en

¹. Quelles que soient sa fidélité et sa rigueur, la mise en forme écrite proposée par Yves Jugrin de cette intervention parlée de Patrick Guyomard ne peut que produire un texte hybride, où ne se retrouveront ni le singulier de la parole de l'auteur, ni le propre de son style.

parlons pas ? C'est : est-ce que le secret de la transmission et de la formation, c'est-à-dire ce qu'on ne dit pas, parce qu'on ne veut pas le dire, parce qu'on ne sait pas, parce que c'est interdit, parce que c'est dangereux dans une institution, parce que c'est secret, est-ce que ça n'est pas ce qui fait, ce qui constitue le plus grand obstacle à l'abord de la question de la formation et de la transmission ?

On peut se demander en effet si, par conséquence, toute prise de parole, toute levée de quelque chose dans une affirmation, dans un risque et dans une énonciation, ne constitue pas, par soi-même, un acte qui témoigne d'une formation et qui par conséquence donne et montre quelque chose aux autres. N'est-ce pas là aussi, en même temps, un acte de transmission, acte qui ne va pas sans ce fait inévitable que l'on retrouvera de différentes façons et qui est que l'acceptation de la question de la transmission suppose et implique *l'équivoque de la transmission*.

On entre dans la question de la transmission, quand on accepte, et ce n'est pas un problème de psychologie, de ne pas savoir ni ce que l'on a reçu, ni une partie de ce qui nous constitue, ni ce que l'on transmet. L'équivoque, une équivoque qui ne peut pas se résoudre en termes d'orthodoxie freudienne, lacanienne, kleinienne ou tout ce que l'on veut, concerne cette partie de la question de la transmission qui, de façon ouverte, laisse quelque chose à s'approprier, à prendre, à saisir, à inventer, pour celui qui veut prendre, recevoir et à son tour transmettre. Elle laisse quelque chose. C'est bien pour ça que les protestations contre l'absence de formation des analystes, contre les difficultés de la transmission, cachent mal une espèce de déception, une déception un peu rageuse qui se nourrit de l'avidité, du regret avide, de la mélancolie rageuse que Freud et Lacan n'aient pas tout transmis, ne nous transmettent pas tout. N'y-a-t-il pas en chacun le rêve inavoué que nous soit évité, que nous soit épargné la tâche, mais peut-être aussi le bonheur ou le désir ou la chance, non seulement de réinventer, mais encore, simplement, d'avoir à prendre, à constituer quelque chose par nous-mêmes.

Autrement dit, la question de l'intransmissible, telle qu'elle est abordée dans une parole et dans une association, se mesure à l'avidité, à l'envie de tout recevoir et de tout prendre. C'est là ce qui fait la valeur de ce mot « intransmissible », qui nous invite à *transformer l'intransmissible* ou le non-transmis en dépit, en rage, en liberté ou en création éventuelle. Cet intransmissible et la façon de l'aborder, de le négocier, se mesurent aussi avec ce que Lacan et

Freud ont voulu transmettre et que, heureusement, ils n'ont pas tout transmis. Par bonheur, ils se sont gardés quelque chose que probablement on ignorera à jamais et qui a fait leur dépit de ne pas réussir à se cloner dans les autres, à tout transmettre à ces autres susceptibles de produire eux aussi des semblables. Au cœur des problèmes cruciaux de la psychanalyse, il y a la transmission, la question de la transmission, la question de ce qui se transmet étant radicalement solidaire de la question de ce qui ne se transmet pas, de ce qui ne se passe pas, dans tous les sens du terme, parce que c'est impossible, parce que ça ne peut pas se passer entre un analysant et un analyste, entre les générations. Aussi, toute association analytique qui ne donne pas une place à la question de la transmission risque de se trouver dans une impasse, dans la mesure où elle n'inscrit pas dans son corps, dans son statut, dans son fonctionnement, la question du passage, c'est-à-dire la question de ce qui ne passe pas. Et ce « ne se passe pas » est toujours fonction du désir des uns et des autres.

On fait un grand pas dans l'analyse, dans son analyse personnelle, à partir du moment où on renonce à idéaliser l'impossible, c'est-à-dire, où on renonce à idéaliser ses propres difficultés, où on cesse d'idéaliser ce qu'on ne peut pas avoir, ce qu'on ne peut pas transmettre. Ces idéalisation-là rendent tout deuil impossible, littéralement impossible, tant elles maintiennent un objet, conservent un objet que l'on ne lâche jamais. Il y a eu dans notre courant analytique, particulièrement lacanien, une idéalisation extraordinaire de l'impossible et des difficultés, et *cette idéalisation de l'impossible a fait obstacle à la transmission* tant elle empêche de distinguer le temps de Lacan et le nôtre, les attentes et les souhaits de Lacan et les nôtres.

On peut dire la même chose de Freud et d'autres analystes évidemment. L'idéalisation de l'impossible, du ratage, empêche de situer les choses dans une succession de générations. Elle érige l'impossible sous une forme idéalisée, c'est-à-dire, elle érige un objet, elle objective à tout crin et, par conséquent, détourne complètement la question qui est la nôtre, c'est-à-dire la question du sujet, la question de ce que la constitution de tout objet et de toute idole tend définitivement à boucher. J'espère et je souhaite, et on ne peut pas faire autrement, que nous puissions aborder ces questions de transmission et de formation, d'une façon, je ne dirai pas non idéalisée, mais d'une façon désidéalisée, c'est-à-dire, en prenant en compte le temps nécessaire que nous avons tous traversé, qui était

celui de l'attente d'une transmission qui nous épargnerait notre propre singularité. C'est là le chemin de l'analyse. Il est pleinement logique que ces journées sur la transmission qui n'ont pas d'autre fonction que d'ouvrir ces questions, de les rendre parlables ou parlantes, et de voir comment elles peuvent constituer un lien et des liens entre nous, il est logique donc que ces journées viennent après des journées sur la question de l'idéalisation. En effet, la question du deuil traverse de multiples façons et entièrement la question de la transmission.

Je n'emploie pas ce mot de deuil par hasard. Quand on cherche dans Freud un certain nombre de repères et de points d'appel, sans pour autant entrer dans un abord historique de la question, on peut dire que le texte où il parle le plus des impasses de la formation et de la transmission, c'est, au fond, son dernier texte : « Analyse finie et analyse infinie », « Analyse terminable et analyse interminable ».

Si vous retraduisez ce titre en ces termes : « Formation terminable et interminable », « Formation finie et infinie », vous avez au fond un traité des impasses de la transmission, un traité de la façon dont des impasses font transmission. Quand ces impasses ne sont pas idéalisées, on évite la plainte, le drame ou l'impasse de Ferenczi qui n'a pas cessé de demander à Freud ce que ce dernier ne voulait pas lui donner et peut-être ne pouvait pas lui donner. Si quelqu'un ne nous donne pas ce qu'on veut, c'est peut-être simplement parce qu'il ne peut pas, qu'il n'a pas, et, par conséquent, n'a pas pu pour lui-même déplacer d'une certaine façon la question.

Donc, la formation et la transmission ça existe, ça se déploie, ça s'ouvre dans de multiples lieux, non sans heurts. Si en effet nous devons *réinventer la psychanalyse et faire le deuil* de ce que nous demandons à d'autres pour ne pas avoir à le faire nous-mêmes, cet enjeu n'a de sens que dans une actualité, qu'à partir du moment où chacun se situe dans son actualité. Notre association, comme d'autres, mais aussi chacun d'entre nous tend à se situer dans l'actualité de son temps, dans ce moment historique qui est le nôtre aujourd'hui, pour voir ce qui revient aux uns et aux autres. Je vais maintenant parcourir un certain nombre de ces difficultés en les centrant, en essayant de les centrer dans notre actualité.

Chez Freud, trois phrases résument parfaitement un certain nombre des aspects des difficultés de la transmission, étant entendu qu'elles sont toutes entières prises dans la question de

savoir, peut être pas tellement ce qu'est un analyste, mais ce qu'est le travail d'un analyste. Tout mode d'abord des questions de transmission de la psychanalyse et de formation des analystes — bien sûr, c'est une évidence — est entièrement dépendant de l'idée qu'on se fait de la psychanalyse. Il importe de savoir si la psychanalyse est un corps différentiel de savoirs, de transferts possibles, ou si la psychanalyse est une espèce de vieille maman hospitalisée qu'il faut toujours perfuser, parce qu'il ne faut absolument pas se retrouver sans mère et qu'on est tous là à lui donner vie malgré et contre elle. Les différents types de rapports à la psychanalyse dépendent aussi de l'idée qu'on se fait du travail d'un analyste. Il y a une différence foncière entre penser qu'un analyste doit simplement soutenir sa place, ou penser, mais alors les difficultés et les questions commencent, que l'analyste doit tout au long d'une cure accompagner, être avec un patient un sujet. Repérer les différentes idées que l'on se fait du travail d'un analyste et de la fonction analytique permet, bien évidemment, de situer les divergences quant à la question de la formation.

En ce qui concerne les positions de Freud en la matière, trois phrases résument parfaitement, très simplement, la difficulté de la question. Elle commence, je crois, véritablement pour Freud à partir du moment où il parle de l'*analyse profane*. La question de l'analyse profane, de l'analyse par les non-médecins, est le moment où Freud se pose la question d'une formation analytique qui ne serait pas donnée par une autre formation, c'est-à-dire par les facultés de Médecine et de Psychologie. Ça pose la question de ce qui dépend des associations analytiques en ce qui concerne la formation et, par conséquent, de ce qui est spécifiquement analytique. C'est une question dont nous ne pouvons pas sortir, parce que, si nous en sortons, c'est sûr que nous privilégions des cursus universitaires, qu'ils soient médicaux ou psychologiques, et il y a alors quelque chose qui tend à se vider de tout un type de travail dans les associations ou à se restreindre à la question de l'analyse personnelle. L'analyse singulière, personnelle, privée, didactique, pure, même si elle est essentielle en tant qu'expérience de l'inconscient, ce qui est tout à fait évident, aucun analyste n'a jamais prétendu pour autant qu'elle suffise.

Des questions nouvelles émergent quand un analyste pratique, non seulement en raison du rapport à l'inconscient qu'implique le fait de supporter un transfert, mais aussi du fait de la spécificité du *travail de l'analyste* qui n'est pas forcément dans la continuité

ou dans la suite du *travail de l'analyse*. Nous sommes toujours dans ce temps de positionnement de l'analyse profane, dans ce moment où nous ne pouvons pas nous suffire d'autres formations, sans très bien savoir comment nommer ce que nous donnons comme formation spécifique.

La première phrase de Freud propre à soutenir notre réflexion et que tout le monde connaît, c'est : « Personne ne doit pratiquer l'analyse sans, en avoir acquis le droit *par une formation déterminée*. »¹ Cette phrase installe de fait les institutions analytiques comme délivreuses de ce droit. Une autre phrase de Freud, tirée de « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique »², va tout à fait dans un sens opposé; dans cette phrase de 1914, Freud qui se demande ce que doit être un analyste a cette réponse extrêmement simple : « Avant tout un analyste doit être *un amoureux de la vérité*. » Qu'est-ce que c'est d'être un amoureux de la vérité ? Est-ce que l'on peut former à l'amour de la vérité ? Est-ce que l'on peut transmettre l'amour de la vérité ? On voit bien qu'il y a du transmissible d'un côté et de l'intransmissible de l'autre. D'un côté, Freud accole les mots amour et vérité, de l'autre, la formation est référée à ce qu'elle a de vérifiable par les critères que nous connaissons.

Cette question de l'amour de la vérité peut être une banalité ou une évidence forte, intéresser la philosophie, la médecine ou les sciences. Elle a pourtant, dans la psychanalyse, une force et un accent un petit peu particuliers, puisque, pour nous, bien évidemment, le terme de vérité a perdu son innocence. Le terme de vérité est pour nous inséparable de l'enfance, et, s'il y a un champ et une discipline qui à la fois tentent de restituer quelque chose à l'enfance et en même temps lui enlèvent son innocence, c'est bien évidemment la psychanalyse. Le terme de vérité a perdu son innocence tout comme celui d'amour aussi, pourrait-on dire. Alors, qu'est-ce que l'amour de la vérité, pour les analystes ? Et, pourtant, il y a une évidence dans la phrase de Freud, cette évidence n'est pas tellement dans le mot amour, peut-être pas tellement non plus dans le terme de vérité, elle est dans ce que l'on

¹ Cf. « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes*, tome II. Paris, PUF, pp. 231-268.

² S. Freud, *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*. Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », 1991.

peut désigner de façon approchée par des termes d'honnêteté, d'exigence à dire, d'esprit scientifique, de quelque chose qu'il faut alors nommer et qu'on peut nommer maintenant, soit : une position par rapport au transfert.

Il y a, dans « La question de l'analyse profane », une troisième phrase que je trouve absolument remarquable. Quand Freud commence à expliquer à son interlocuteur impartial ce qu'est la psychanalyse, et en particulier le transfert, il a cette phrase extraordinaire : « N'est-il pas vraiment remarquable » — il parle de l'analyse — « que nous réussissions à transformer n'importe quel contenu en état amoureux morbide ? »¹ Ce n'est pas là une définition abstraite de l'analyse, c'est une définition de l'analyse à partir d'une particularité foncière du transfert. Comment en effet ne pas s'étonner avec Freud constatant que, du moment où quelque chose se prend dans le transfert, n'importe quel contenu, littéralement n'importe lequel, se transforme en état amoureux morbide ? Si l'on prend en compte le phénomène du transfert, qu'est-ce que l'analyse, qu'est-ce que l'amour de la vérité, et comment distinguer l'amour de la vérité de cet état amoureux ? Cet état amoureux désigné comme morbide et présent dans toute thérapie accompagne le chemin et le travail de la vérité. L'analyse se déploie dans quelque chose nommé amour, dans la maladie de l'amour, disons, pour faire une phrase, dans *la vérité de la maladie de l'amour*.

Mais, alors, qu'est-ce que la vérité de la maladie de l'amour, et qu'est-ce qu'en guérir ? Est-ce à soigner ? Voilà, nous sommes bien embarrassés, mais c'est ainsi que Freud pose les questions. Si je dois rassembler les choses et faire une formule, un peu trop facile, un peu trop dangereuse, comme toutes les formules, c'est la formule : « la vérité de la maladie de l'amour », qui s'impose. On peut dire les choses comme ça, puisqu'en somme Freud pose la question de l'analyse, de la place de l'analyse, de la place de la transmission de l'analyse, dans son rapport à ce qu'est l'amour de la vérité.

Cet amour de la vérité s'inscrit entre la question de l'amour de transfert, d'une part, c'est-à-dire, la façon dont le transfert est référé à l'amour et l'amour est référé au transfert, et la question de l'amour du transfert, d'autre part. Il y a amour du transfert quand

¹. S. Freud, *La question de l'analyse profane*. Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1985, p. 99.

